

Fernando Sorrentino

Quatre iris

[Cuatro lirios]

1 – La musique favorite

Voici quelques jours, je sortis de chez moi et je pris par Olazabal. Je passai quelques coins de rue et, avant d'arriver à la rue de Cuba, je vis une petite vieille au visage sympathique et heureux. Tout à coup, une enveloppe tomba de son sac à main. La petite vieille ne s'en rendit pas compte. Je courus, je pris discrètement l'enveloppe et je constatai qu'elle contenait une coquette somme d'argent.

Je retournai chez moi et je cachai l'argent dans mon livre de mathématiques. Je pensai qu'avec cet argent je pourrais m'acheter quelques disques de ma musique favorite, la plus terrible au monde, et, tandis que je pensais cela, je poussai au maximum ma chaîne audio, pour m'éclaircir les idées.

Le lendemain, je me rendis compte que je n'avais pas bien agi : à la place des disques, je décidai de faire un sacrifice et d'acheter à ma mère un hachoir à viande ou un couteau électrique.

Je me dirigeai alors vers l'avenue Cabildo, pour me renseigner sur le prix du hachoir et du couteau. Je passai par la rue de Mendoza, mais je revins par Olazabal, et la petite vieille était encore là. Elle allait de la rue d'Arcos à celle de Cuba et de celle de Cuba à celle d'Arcos, les yeux rivés sur les dalles, comme si elle cherchait allez donc savoir quoi.

J'entendis que le concierge d'un bloc d'appartements disait à une dame :

– Le fait est qu'elle a perdu l'enveloppe qui contenait sa retraite. Elle a passé toute la nuit à la chercher.

Moi alors, je filai comme une flèche jusque chez moi et je pris l'argent que j'avais caché dans le livre de mathématiques. Je jetai l'enveloppe à la poubelle et je mis les billets dans la poche de mon pantalon. Et je courus, je courus, je courus ventre à terre jusqu'à l'avenue Cabildo, où je m'achetai les disques de la musique la plus terrible au monde.

[328 mots]

2 – La formule magique

La nuit de samedi je rêvai d'un enchanteur. Il était habillé comme les enchanteurs des contes, avec une longue tunique noire et un très haut chapeau pointu. La tunique et le chapeau étaient imprimés d'une grande quantité de demi-lunes et d'étoiles argentées. Le enchanteur était très maigre, très vieux, et il avait un nez très osseux et une barbe très longue et très blanche. Mais le plus important est que, dans mon rêve, il me révéla les composants du philtre magique de l'invisibilité. Visiblement je fais ces rêves parce que mon papa est pharmacien, et que moi je suis habitué aux formules.

À peine réveillé, je notai tout sur un papier et je partis chercher mon ami Marcelo, étant donné que je voulais partager mon expérience avec lui. Nous nous enfermâmes dans le laboratoire de l'arrière-boutique et nous mîmes en œuvre une armée de tubes, éprouvettes et alambics, et nous transvasions des uns aux autres des acides, des poudres et autres cochonneries qui étaient là en abondance et dont j'ignore l'utilité. Nous étions pleins d'enthousiasme et en réalité nous ne suivions plus déjà la formule du enchanteur et nous nous laissions même plutôt emporter par notre propre initiative, qui consistait à ajouter toujours plus d'ingrédients, jusqu'à ce que nos ayons rempli à ras-bord un énorme flacon avec un liquide noir, épais, bouillonnant. Marcelo mélangea le tout avec une cuillère en bois et il versa une quantité du liquide dans un tube en verre.

J'amenai alors mon petit chien Lucas et, comme il se défendait de toutes les façons possibles, je dus le contraindre : je tins fermement son petit museau et je lui fis avaler la totalité du contenu du tube. Le verre était brûlant entre mes doigts et Lucas ouvrait de très grands yeux. Quand je le lâchai, le chien fit quelque chose de bizarre, une espèce de série de toux ou d'éternuements, et il resta immobile, respirant à peine. Pendant plus d'une heure Marcelo et moi l'observâmes attentivement, mais il ne se produisit rien de remarquable.

– Cette formule ne marche pas avec les chiens – dis-je, lorsque je constatai que Lucas était mort.

– Bon – répondit Marcelo –. Voyons si la formule du enchanteur marche avec nous.

Nous remplîmes à nouveau le petit tube à deux reprises et, d'abord moi, ensuite lui, nous bûmes une bonne dose de ce liquide noir et fumant. Par moments on aurait dit un sirop pour la toux, par moments on aurait dit du soufre ou de la poudre. Marcelo, comme Lucas, s'étouffa un peu et éternua plusieurs fois d'affilée, mais moi, par contre, mes yeux furent inondés de larmes et j'éprouvai une flambée de chaleur sur le visage et dans l'estomac.

Avec une grande de patiences, nous attendîmes pendant une heure, et ensuite une autre et une autre heure. Quand nous vîmes qu'il ne se passait rien, nous nous assîmes pour regarder la télévision et nous dûmes admettre que le enchanteur s'était moqué misérablement de nous.

[496 mots]

3 – Le magicien

Pour mon anniversaire, maman m'a demandé si je voulais que ce soit un clown ou un magicien qui vienne. Les clowns me semblent stupides, et c'est ainsi que j'ai choisi le magicien.

Celui-ci s'avéra être un homme maigre et pâle, mais avec quelques détails noirs : les cheveux, la petite moustache, le smoking, le petit nœud papillon et sa valise merveilleuse.

Il salua d'un geste désuet et gentil, et nous, les enfants, nous commençâmes à crier :

– Le ma-gi-cien, le ma-gi-cien, le ma-gi-cien, le ma-gi-cien !

Le magicien sourit, flatté, et réalisa divers tours – que j'avais déjà vu faire par d'autres magiciens –, comme, par exemple, faire sept ou huit foulards à partir d'un seul, ou faire sortir d'un chapeau haut de forme une colombe blanche. De même, avec des cartes que l'on utilise dans les films de cow-boys, il fit un tas de tours que je ne parvins pas à comprendre.

– Ce prestidigitateur est très bon – dit papa à voix basse.

Le magicien, je ne sais pas comment, l'entendit :

– Je vous remercie de votre appréciation – répondit-il –. Toutefois je ne suis pas un prestidigitateur mais un magicien.

– Bon – répliqua papa avec sa suffisance coutumière –. Disons que vous êtes un magicien, et non un prestidigitateur.

– Je vois que vous ne me prenez pas au sérieux. Pour vous convaincre, je vais vous transformer en un animal quelconque. Lequel préférez-vous ?

Papa partit d'un grand rire, qui nous laissa presque sourds, la bouche grande ouverte, comme s'il était un hippopotame. Il sembla lire dans mes pensées parce que, justement, il dit :

– Puisque vous me laissez le choix, transformez-moi en hippopotame. Et pour tous les autres, ce sera les animaux que vous voudrez.

Le magicien fit une brève passe et il bougea les doigts et les bras, et papa se métamorphosa en hippopotame : dans ses yeux sphériques, une petite étincelle de terreur subsista pendant quelques instants.

– Cet hippopotame occupe tout l’appartement – dit le magicien sur un ton réprobateur –. Il vaudra mieux que je continue avec des animaux plus petits.

Immédiatement il transforma maman en toucan, profitant, je crois, de ce qu’elle avait un assez grand nez. Puis il transforma ma grand-mère en tortue. Avec mes tantes célibataires, il se distingua : il créa une chouette, un tatou et un phoque, tout cela en respectant le style de chacune d’entre elles. De ma tante mariée, qui était autoritaire, il fit une araignée, et de son époux soumis, une mouche.

Il se montra gentil avec les enfants : il les changea en animaux jolis et sympathiques : petits lapins, écureuils, canaris. Mais Gabriel, qui avait un visage large avec des boutons, il le convertit en crapaud. Lucila, le petit bébé qui n’avait que deux mois, devint un colibri.

Quand il ne resta plus que moi à ne pas être métamorphosé, le magicien posa une main sur mon épaule et il me dit :

– C’est toi qui devras te charger de soigner tous ces animaux. Bien que l’araignée et la mouche, et quelques autres, ils vont se débrouiller tout seuls.

Il rangea tout dans sa valise merveilleuse, et il partit.

Pendant quatre jours, j’essayai d’en prendre soin et de les nourrir, mais je me rendis vite compte que ce travail représentait un effort surhumain. Alors j’appelai par téléphone le Jardin Zoologique ; son directeur en personne me remercia et accepta ma donation.

Au début j’allai rendre visite quotidiennement à ma famille et à mes amis, après une fois par semaine et, maintenant, pour être franc, je n’y vais presque jamais.

[592 mots]

Ce matin, quand retentit la sonnerie de la grande récréation, je restai dans la salle de classe car je devais terminer un devoir que j'avais laissé incomplet.

Pour tramer quelque mauvais coup en secret, restèrent aussi Beveretti et Campitelli, qui se ressemblaient sur quatre points : tous les deux étaient grands, dépeignés, blonds et turbulents.

Ils s'amusaient avec une chose noire et désordonnée. C'était une araignée énorme, grosse et velue, mais pas une vraie, c'était une araignée en caoutchouc, de celles qu'on vend pour faire des farces.

Avec des sourires de perfidie, Beveretti et Campitelli placèrent l'araignée dans l'étui à lunettes de mademoiselle Monica. L'institutrice était une femme très maigre et très anguleuse, à l'aspect de malheureuse. J'éprouvais beaucoup de pitié pour elle, car j'avais entendu raconter qu'elle ne s'était pas mariée pour prendre soin de sa mère paralytique, qui passait sa vie dans une chaise roulante. Quoique, de toutes façons, qui aurait voulu se marier avec une femme aussi laide et aussi myope que mademoiselle Monica ?

Mais, quoi qu'il en soit, je ne voulais pas manquer le moment où mademoiselle Monica allait tomber sur la fausse araignée.

De retour dans la salle de classe, mademoiselle Monica s'assit à son bureau et, en nous regardant, elle tendit mécaniquement – comme elle faisait toujours – sa main gauche pour chercher ses lunettes.

Lorsqu'elle toucha, en même temps que les lunettes, le corps de l'araignée, elle dut tourner la tête pour voir ce que diable était cela.

Son expression refléta une énorme surprise :

– Oh ! Une araignée ! – s'exclama-t-elle –. Mon plat préféré !

Et, sans chausser ses lunettes, elle porta l'araignée à sa bouche et se mit à lui couper, à coups de dents affilés et précis, les pattes, qu'elle avala avec voracité. Elle mangea ainsi les huit extrémités, les pédipalpes et les chélicères. Puis, ces blanches dents affilées, qui tranchaient comme des guillotines, se plantèrent avec une précision métallique dans l'abdomen et le céphalothorax.

Dans l'extase du plaisir, les yeux levés vers le plafond, mademoiselle Monica mastiqua et avala aveuglément la caoutchouc dur et indigeste. Elle mangeait avec tant, tant de plaisir que ni Beveretti ni Campitelli ni moi, ni personne, n'osâmes lui ôter ses illusions, et c'est pourquoi nous ne l'avertîmes pas que, au lieu d'une délicieuse vraie araignée, elle n'avait mangé qu'une insipide araignée en jouet.

[394 mots]

[Traduit de l'espagnol par Michel Casana]

[*La Prensa*, Buenos Aires, 1^o juillet 1984.]

mcasana@wanadoo.fr